

Suite de PLUS JAMAIS ÇA !

quelques jours avant Noël; il faisait très froid ce soir-là; j'avais écrit à Marie en insistant pour qu'elle descendit au camp. Elle n'avait qu'à se faire passer pour souffrante. C'est ce qu'elle fit. Je ne lui avais pas dit l'état exact de sa mère. Elle arriva à la nuit tombante; il fallut plus d'une demi-heure de démarches pour obtenir qu'elle quittât un moment sa colonne et allât voir sa mère moribonde. Je l'accompagnai au block des malades; je l'attendis à la porte, grelottant dans la pénombre lugubre où flottait une odeur forte d'infirmerie sale. Lorsqu'elle sortit, elle me dit simplement, d'un ton qui trahissait son bouleversement : « il n'y a plus d'espoir; on lui a déjà mis son numéro sur le bras pour le four crématoire ».

Elle n'obtint pas la permission de passer la nuit auprès de sa mère et remonter de suite, le lendemain elle apprit la mort de cette dernière.

ELLE FAISAIT L'ADMIRATION DE TOUTES

Je ne la vis plus d'assez longtemps. Elle m'écrivait : « il faut que je rentre, car papa sera sûrement mort en déportation et mon jeune frère, à son retour, aura besoin de moi ». A plusieurs reprises, elle put venir jusqu'à mon block à la dérobée. Elle faisait l'admiration de toutes: elle ne pleurait pas; elle évitait de parler de sa mère; à moi seule elle se confiait et je mesurais la portée de son désespoir.

Elle tomba malade; ses jambes et son corps enflèrent. On la ramena au camp et je la vis souvent. Elle avait encore ses yeux candides, et son visage de douce

enfant, mais plus jamais elle ne redevenait petite fille et ne me racontait des histoires puériles comme auparavant.

Nous apprîmes un soir, à l'improviste, que le block des otages à qui j'appartenais allait partir en transport. Je n'eus que le temps de me précipiter au block des malades. Je trouvais Marie très faible; elle apprit mon départ sans laisser voir son désarroi. Je lui parlai longuement sur son lit, dans l'obscurité, lui faisant promettre d'être raisonnable et d'avoir confiance, car la guerre allait être finie; il fallait qu'elle tint jusqu'au bout. Elle me le promit, ne donna rendez-vous en France, et je sentis, à son étreinte, qu'elle était bien décidée à rentrer.

UNE PIQÛRE DE CAMPBRE L'A TUÉE

En juillet 1945, s'annonça un transport venant de Suède; j'attendais Marie; j'appris sa mort lorsque je croyais son retour imminent. On lui avait fait une piqûre de camphre qui l'avait tuée quelques jours avant la libération. Marie visage si pur et si rayonnant! Sur ce fond de ténèbres, sur ce fond de souvenirs aux teintes mortes qui dansent une danse macabre aux heures de découragement, je revois ses yeux limpides, son sourire de petite fille, et ses nattes en auréole où vient s'accrocher la lumière, la lumière d'or des clairs matins du monde qu'elle ne reverra plus jamais.»

Violette Maurice.

D'après Violette Maurice, « NN », juin 1946. Edition Encre Marine, 1995. Pages 53 à 59.

COMMENT RETROUVER UN DEPORTÉ ?

Le site internet « bddm.org » de « La Fondation pour la mémoire de la déportation » répertorie les noms de tous les déportés français.

Pour en retrouver un, commencer par « rechercher un déporté ». La fenêtre demande trois renseignements : Nom, Prénom, Date de naissance. Même si vous ne connaissez pas la date de naissance, une liste vous sera proposée.

Vous tombez alors sur le numéro de son convoi et sa date de départ. Pour chaque déporté, sont indiqués : Numéro Matricule au KL (camp), Nom, Prénom, Sexe, Date de naissance, Lieu de Naissance, Nationalité, parcours après le KL d'arrivée (il s'agit des différents camps où le déporté a passé (en gras, le principal, en italique les secondaires), Situation (à l'issue de la déportation), Lieu de libération.

LES NUMEROS MATRICULE

Les numéros Matricule sont attribués au fur et à mesure des entrées au camp. Concernant la famille CAVE, où les quatre membres (père, mère, fils, fille) ont été déportés. Le père Claude et le fils Paul sont partis pour Neuengamme avec le même convoi du 4 juin 1944 et ont porté les numéros 33563 et 33593. La mère Claudine et la fille Marie sont parties avec le convoi du 8 juin 1944 pour Ravensbrück et ont porté les numéros 43055 et 43056.

NELLY GORCE**Ne pas les oublier**

Nelly Gorce (1910-1975) a été déportée au camp de Ravensbrück le 31 janvier 1944 d'où elle a été libérée le 9 avril 1945. Elle y rencontrera Marie Cave et sa mère. Elle a écrit un livre qui sera publié après sa mort « Journal de Ravensbrück » où, mûrement, elle livre ses réflexions et ses souhaits.

« Je voudrais que pas un Français n'ignore le cruel martyre de mes

camarades tombées là-bas, et qu'il sache que je n'ai jamais entendu une plainte, pas même un regret. Elles offraient simplement leurs souffrances pour le rachat de la Patrie, mais nous ne devons jamais oublier la tâche qui nous incombe et faire en sorte qu'elles ne soient pas mortes en vain. Nous avons envers elles un devoir impérieux, non seulement venger leur mort et la somme incalculable de leurs maux, mais encore continuer leur tâche, faire en sorte d'être dignes de leur apostolat et nous unir tous pour faire de notre France la plus belle, la plus forte, en créant chez nos

enfants, une mentalité saine, propre et courageuse. Oserions-nous refuser quelques souffrances quand « Ils » sont morts d'en avoir trop accepté ?

Je voudrais que dans chaque école soit un tableau de l'un quelconque de nos camps et que l'année scolaire commence par le récit de la barbarie allemande, et la réponse que lui a opposée le peuple français, le simple héroïsme de ses fils et de ses filles, jeunes, vieux, qui, en toute connaissance de cause, ont accepté la mort. La Résistance, le maquis ont à leur actif tant d'actes de bravoure ou de courageuse acceptation de leur sort que chaque village de France pourrait adopter l'un de ces héros et nombreux resteraient encore ignorés. »

Nelly Gorce. « Journal de Ravensbrück » pages 89-90. Ed. Actes Sud, avril 1995.